

DU MÊME AUTEUR

L'ATELIER ANTHROPOPHAGE, Belfond, 2002  
LA PORNOGRAPHIE DE L'ÂME, Le Passage, 2004  
MÉDOR & DIEGO, Le Passage, 2006  
UNE FRACTION DE SECONDE, Le Passage, 2008

*Couverture*

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

*Maquette*

TATO

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

© Le Passage Paris-New York Editions, 2010

VALÉRIE TORDJMAN

LE JOUR D'AVANT

*roman*



LEPASSAGE

*Who knows what evil lurks in the hearts of men?  
The Shadow knows!  
The weed of crime bears bitter fruit! Crime doesn't pay!  
The Shadow knows!*

Maxwell Grant

*In memoriam.*

Voici, livrés à la postérité, les derniers mots du dernier épisode des aventures de Captain Guilty & Dr. Shrink, datés du 11 juillet 1961 : « ... aussitôt reçu ton appel : “Je suis libre”, j’essaierai de te rencontrer et d’inaugurer avec toi une époque où tu pourras te sentir libéré non seulement de l’internement mais aussi de ta mission. »

## I.

Aéroport de Tokyo-Narita, un matin de 1997.

Un homme emprunte la passerelle de jonction air-sol pour rejoindre le terminal 2 des arrivées de la Japan Airlines. Pour tout bagage, il a un sac rempli de boîtiers, d'objectifs et de bobines. Mal réveillé, mal rasé, avec sept heures de décalage dans les pattes et quelques balafres ne datant pas d'hier, il n'a rien d'un touriste en voyage organisé, mais tout d'une hyène efflanquée aux portes de la civilisation.

Et pour cause. C'est un rescapé. Même si au pays du Soleil-Levant, nul occidental n'oserait, un quart de siècle après Hiroshima&Nagasaki, s'approprier ce mot sans penser trahir la mémoire des survivants irradiés.

Lui aussi pourtant est un enfant de la guerre, du mensonge et de la peur. Biafra, Viêt-nam à dix-huit ans à peine, puis Salvador, Cambodge, Tchad et ça n'en finit pas... Saleté de guerre. Il l'a cherchée sans savoir, c'est elle qui l'a trouvé. Et s'il tient les comptes de son existence, il sait qu'il ne doit

qu'à lui seul la honte qui l'habite, la culpabilité d'être resté en vie.

Et merde... Après trente ans à arpenter le terrain, prendre un avion pour nulle part, là où il ne pourra pas faire ce qu'il sait faire, faut vraiment qu'il soit à côté de la plaque... Avant, il était au bon endroit au bon moment. Maintenant, il n'a plus envie d'être le survivant qui prend des photos pour des morts qui ne voient plus et des vivants qui ne veulent pas voir. Il ne sait plus qui il est, il voit que ses photos n'ont rien changé finalement; ne voit pas comment tout ça va finir.

Alors oui, il n'est pas vraiment dans son assiette. Et il n'y a pas que ça. Primo, il supporte mal les vols commerciaux et secundo, c'est un homme malheureux. Il rumine le « ça va aller », un petit mot laissé à son attention par une femme. Ne sait pas quoi en faire, ne comprend pas. Ne sait pas comment se relever de cette fatigue, soudain. A-t-il cru solder une désillusion sentimentale par une quinzaine d'heures de vol, enfermé dans une cabine avec ses congénères et, pire, avec des femmes et des enfants?

L'avion, décidément, n'est pas son truc. Il a la trouille, c'est irrationnel. Plus il prend des avions, plus il a le temps d'avoir la trouille. Lui, il aime les hélicos de l'armée ouverts à tout vent, aux balles traçantes, aux roquettes... Le plein air, quoi! Mais pas à titre de photographe « embarqué » non, il ne mange pas de ce pain-là. Fini l'époque des Capa au sein des troupes U.S. Même l'actualité lui donne raison avec tous ces

charters organisés pour l'info. Des reporters? Des présentateurs de J.T. Rien que des touristes, des planqués aux ordres du politiquement correct – s'ils savaient... un gilet pare-éclats n'a jamais protégé qui que ce soit d'une balle perdue!

Il a la rage au cœur.

Après avoir voulu bouleverser le monde, risqué sa peau pour devenir le plus grand des photographes « concernés », travaillé pour l'Associated Press, *Life*, *Paris-Match*, *Newsweek*... il déclare désormais à qui veut l'entendre qu'il n'est pas photoreporter ni photographe de guerre, mais qu'il est photographe, juste photographe.

Aussi, à l'employé zélé de l'aéroport Narita lui demandant sa nationalité afin de l'orienter pour les formalités de police, d'une voix rauque, il répond : nationalité photographe. Un dernier baroud d'honneur, sûrement... Quel con!

Mais le con se reprend aussitôt, et présente son passeport français.

Quant à l'inébranlable courtoisie de l'hôte japonais, elle excuse l'étranger, sûrement fatigué par le voyage.

Aujourd'hui, ses yeux fixes de proie sidérée feraient jouer n'importe quel bien-pensant, de ceux qui chassent en meute, le traitent de charognard ou de prédateur en pratiquant allègrement l'amalgame. Sauf qu'avec sa gueule de travers, cet homme se prépare juste une belle conjonctivite. Il suffirait d'un battement de cils réflexe ou d'une crise de larmes pour éviter l'inflammation mais ça, il ne sait pas. La seule

chose qu'il sache, c'est qu'il est là à cause d'une femme. Et, à force de se le répéter, il va finir par s'en convaincre. Ça lui évitera de se questionner. Vrai : qu'est-ce qu'il fabrique ici? Personne ne lui a commandé de reportage au Japon; encore moins à Hiroshima. Il a pris un billet comme on prend un double scotch : pour cuver son chagrin. Un chagrin d'amour.

Au radar, il descend trois étages, traverse le hall central de l'aérogare pour rejoindre la halle ferroviaire. Il est à la recherche du Shinkansen, le train à grande vitesse pour Hiroshima, repère instinctivement une série de flashes au-dessus de sa tête mais ne voit pas *Captain Guilty&Dr. Shrink*, l'étrange sculpture d'Hiroshi Mori déployée dans l'espace. Comme échappée d'un manga noir et blanc rehaussé de couleurs sucre d'orge, l'œuvre monumentale annonce une exposition disséminée aux quatre coins de Tokyo intitulée *Little Boy*.

2.

Un étage au-dessus. Terminal 2 des départs de l'aéroport Tokyo-Narita. Une foule haute en couleur de groupies, d'étudiants branchés et de journalistes fans se presse autour du maître, qui se prête volontiers aux flashes des appareils photo et aux interviews ; jusqu'à ce qu'il entre dans l'aire feutrée de la Japan Airlines réservée aux personnalités. À sa disposition, une salle d'enregistrement privative, une luxueuse berline s'il souhaite être déposé au pied de l'avion où un personnel de bord se présentera à lui nommément ; sans oublier l'esthéticienne « embarquée » pour un soin relaxant et d'autres menus avantages. Tous sont là afin d'anticiper la moindre de ses envies et combler ses attentes.

Sur le visage d'Hiroshi Mori flotte un imperceptible sourire. Ces hôtesse, ne sont-elles pas à croquer dans leur uniforme sexy aux couleurs acidulées, de véritables *pop-up* sortis d'entre les pages de son œuvre ? Et Tokyo ne bruit-elle pas de ses images ? Oui, c'est admirable. Mais pour l'instant, il y a autre chose. Hiroshi Mori pense à son costume

à lui. Du sur mesure. Il songe au tour qu'il joue à l'Histoire en prenant la pose et en se métamorphosant lui-même en image. Dès l'édition du soir, le *Tokyo Shimbun*, l'*Asahi Shimbun*, géants parmi tous les géants de la presse quotidienne planétaire, ainsi que tous les autres titres dont les journalistes étaient présents, reproduiront son portrait. Sans compter ceux qui n'étaient pas là tout à l'heure mais publieront un papier bien sûr ! Et demain *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*... C'est un luxe qu'il sait goûter. Lui, tel qu'il a décidé de se donner à voir.

Casquette, lunettes rondes à monture d'écaille, long manteau de lin écru ceint d'un ruban de deuil, l'Hiroshi Mori de l'année 1997 est trait pour trait l'image survivante du Yôsuke Yamahata de 1945 : un éternel jeune homme du jour d'après Nagasaki.

Telle est la magie de l'image. La photographie montre ce qui a existé hier, n'existe plus aujourd'hui mais existera demain, encore et toujours. À l'infini, elle reproduit l'instant unique de la prise de vue. Une photographie que nous voyons et qui nous regarde par-delà le temps et l'espace. C'est ça. Une plaque argentée du temps de Brown Jr., un verre émulsionné au collodion, un négatif qui « sauve l'honneur de tout le réel » pris par un membre du *Sonderkommando* d'Auschwitz, des centaines de tirages papier... Mais déjà autre chose se développe. Une alchimie de mensonges et de vérités. Et il y pense évidemment,

Hiroshi Mori ; comme il songe au jour de ses dix ans et à l'image de sa mère aussi.

La photographie ne redonne pas le corps des défunts ni leur âme japonaise, elle donne juste à voir ce qui n'est déjà plus à l'instant où la lumière passe à travers l'ingénieux dispositif mécanique inventé par l'homme pour impressionner la pellicule. C'est bête, et la plupart du temps nous n'adhérons évidemment pas à ce constat dépourvu de sentiments, voire de filiation. Or c'est à partir de ce même constat qu'Hiroshi Mori a fait une découverte : l'angle mort de la photographie est la photographie elle-même dans l'amalgame du sujet photographié à l'objet photographique.

L'angle mort de la photographie, c'est tellement simple que l'évidence crève les yeux. Autant dire qu'elle nous aveugle, et que nous ne voyons pas. Serait-ce l'énigme résolue de la photographie en soi ? Il n'est pas sûr qu'il faille un talent particulier pour connaître une telle illumination, ni départager la bonne foi de la mauvaise. Et Hiroshi Mori en provocateur doublé d'un homme d'affaires accompli ne manque pas de mauvaise foi.

Souvent, Mori-san dit ce qu'il ne fait pas et fait ce qu'il ne dit pas, avec une prédilection particulière pour les super-théories impromptues développées à chacun de ses voyages en Europe. L'ambiguïté est son âme nippone, se plaît-il à dire. L'insularité, sa définition. N'est-il pas l'enfant d'un archipel volcanique composé de plus de trois mille îles ? Oui, et en

quoi serait-ce une évidence, poursuit-il ? Il n'y a pas de sens secret à la réalité de l'archipel, il n'y a pas de certitude absolue. C'est comme affirmer que tous les Japonais sont, à son image, de vivants paradoxes. Vrai ? Faux ? Ni l'un ni l'autre, parce que c'est tout simplement impossible à démontrer. Et Hiroshi Mori s'en amuse beaucoup. Comme il s'amuse avec la sous-culture manga, si méprisée en Europe par l'élite intellectuelle. C'est même son cheval de bataille.

Hiroshi Mori adore mystifier la France du japonisme, des nabis et de Van Gogh. Cette France patrie des beaux-arts, amie historique de l'exotisme et de l'estampe japonaise, celle du Jeu de paume dont il aimait tant l'intimité décrépite... maintenant du musée d'Orsay, hélas ! Reste les jardins Albert Kahn, il ne manque jamais d'aller y méditer entouré d'une foule de journalistes et bien qu'il soit francophile, en public, Mori-san s'exprime dans sa langue maternelle ou à de rares exceptions dans l'anglais le plus policé, s'attachant dans les deux cas les services d'une séduisante traductrice... Mmm ! Comme un chat joue avec une souris, il se réjouit d'avance du jeu des questions et des réponses, de l'obséquiosité de ses hôtes japonisants et des traductions approximatives de sa pensée. Son séjour parisien s'annonce bien.

Voilà un homme qui ne souffre d'aucune inhibition. Avec *Little Boy* aux quatre coins de Tokyo, ses images sur les transports en commun et les gratte-ciel du centre-ville, Hiroshi Mori ne manque pas d'air. N'est-il pas artiste après tout ?

Formidablement équipé de cette unité transcendante que les réducteurs de tête nomment « le moi » et les philosophes « ego »? Ce merveilleux ego qui le mène, aussi merveilleux que ces merveilleux nuages sur fond de trouées azur, parcourus de fuselages et d'éclairs argentés; nuages qui, soudain pourpres, s'assombrissent, chavirent à la vitesse de la lumière et, sombres, de plus en plus sombres, avec d'énormes pieds, n'en finissent plus de s'élever pour vomir leurs nuées ardentes et déverser la pluie noire.

S'il revendique ses choix, Hiroshi Mori sait aussi se taire. Jamais il n'a à s'expliquer sur l'ombre qui sous-tend l'ensemble de son œuvre pop et *kawaii* : « mimi ». Oui, aussi mignonne et vireuse que le mignon surnom donné par les Américains à la première bombe atomique lâchée sur le Japon : *Little Boy*, « le P'tit gars »... D'une certaine manière, l'histoire officielle est là pour répondre à sa place, lui se charge du reste. Y compris de faire du *kawaii* un cri de guerre commercial. Un concept prêt à l'export de l'utopie japonaise. Du meilleur des mondes.

Facile, en cette année 1997 : « Pleins feux sur un pays qui cultive l'ombre », telle est l'accroche de France Diplomatie, un des portails Internet du gouvernement pour la promotion d'une France à l'heure japonaise qui veut s'éloigner des stéréotypes hexagonaux du karaoké, du sushi-mayo et du métro-boulot-dodo. C'est à pleurer. Et on en pleurerait d'entendre le directeur du service culturel et d'information

de l'ambassade du Japon à Paris déclarer à la presse : « Je veux que l'on sache que les Japonais pleurent, rient, mangent, font du sport... »

Pour Hiroshi Mori, être Japonais à l'étranger est un immense confort. En tant qu'invité, jamais ses silences ne sont interprétés comme du mépris ou de la défiance. Infinie discrétion et politesse nippone oblige. Cette perspective le repose infiniment. Aussi le maître ne fera-t-il pas appel à l'esthéticienne de la compagnie aérienne pour un drainage lymphatique express apaisant le traumatisme occasionné à ses tympanes lors du décollage.